



Yoshitoshi

◡

Cent
aspects
de la
lune

•



CITADELLES
& MAZENOD



Le chef-d'œuvre de Yoshitoshi. Après la douleur, le sang et le mélodrame de ses débuts, le voici qui crée le monde silencieux, glacé, envoûtant de ces cent estampes : la lune éternelle, immuable, et sous sa lumière transcendante, les gens de la nuit – nous.

Donald Richie

Yoshitoshi

Cent aspects de la lune

John Stevenson

Yoshitoshi fut le plus prolifique et le plus marquant des maîtres de l'estampe japonaise à l'ère Meiji. Cet ouvrage présente son chef-d'œuvre, les « Cent aspects de la lune » (*Tsuki hyakushi*), une série commencée en 1885 et terminée juste avant la mort de l'artiste en 1892. En son temps déjà, chaque nouvelle estampe publiée était un événement, les tirages s'épuisant bien souvent dès le matin de leur parution.

Cet ensemble rare, inspiré de récits historiques ou légendaires, est chargé de paradoxes. Tout en perpétuant la tradition nationale, Yoshitoshi inventait un style nouveau, largement inspiré de l'Occident. En un temps où les moyens de reproduction de masse – photographie, lithographie – rendaient l'estampe obsolète, le public s'arrachait celles des « Cent aspects de la lune ». L'iconographie renvoyait au patrimoine historique, mais l'artiste révolutionnait l'*ukiyo-e* par sa façon de peindre l'intensité des émotions humaines. Si Yoshitoshi remémorait le faste épique du Japon ancien, c'était pour montrer à ses contemporains tout ce qu'ils avaient à perdre en tournant le dos à leur passé. Redécouvert après un siècle d'oubli, son message s'avère aujourd'hui d'une troublante actualité.

Chacune des cent estampes est ici reproduite en fac-similé de l'édition originale. Un livre de commentaires retrace la biographie de Yoshitoshi, la vie haute en couleur d'un homme passionné et surprenant. Des reproductions complémentaires illustrent sa puissante imagination et l'épanouissement de son style personnel. L'auteur éclaire ensuite l'importance de la série dans l'art japonais de l'estampe, ainsi que les aspects techniques de sa production. Enfin, les récits des « Cent aspects de la lune » sont détaillés planche par planche. Ce tour d'horizon de l'histoire et du mythe japonais rend hommage à une culture merveilleusement riche et complexe.



Contre la nuit

Une biographie de Yoshitoshi

Les « Cent aspects de la lune »

Détails techniques

Carte des lieux évoqués

Chronologie sommaire

La datation des estampes de l'ère Meiji

Note sur le calendrier lunaire

Les albums posthumes d'Akiyama Buemon

Tsuki hyakushi : cent lunes, cent histoires

Notices des estampes

Bibliographie

Notes



Couverture : € 49
Comme reflets dans les rizières
les visages des filles des rues dans l'ombre
sont exposés par la lune d'automne –
Hitotose, 23 juin 1887.

Page de gauche : € 31
Lune du mont Jiming – Zi Fang (détail),
5 juin 1886.

Ci-dessus : € 10
Lune de neige pure sur la rivière Asano –
Chikako la filiale (détail), 1885.

Faux départ

Deux ans après les « Cent guerriers », Yoshitoshi reprit sa ruminant cathartique du souvenir d'Ueno à travers une nouvelle série intitulée « Huit guerriers des provinces ». La technique s'inspirait de l'Occident dans le clair-obscur et le modelé des volumes, mais l'accueil fut médiocre, et seules cinq estampes furent publiées.

Au début de 1871, le peintre Kobayashi Eitaku (1843-1890) apprit de Yoshitoshi l'art de finaliser le dessin d'une estampe. En retour, il lui enseigna certaines techniques de peinture. Au printemps, il accompagna Yoshitoshi et quelques-uns de ses disciples dans une sortie pour s'exercer au croquis, et tous passèrent la nuit dans leur repaire favori, dans le bas quartier de plaisir du Shinagawa. Yoshitoshi dormait à l'étage ; la porte de sa chambre donnait sur l'étroit escalier menant à l'entrée principale. Tout le monde était couché lorsqu'un pas lent se fit entendre dans le vestibule. L'une des *kamuro*, toutes jeunes servantes des prostituées, hurla. Yoshitoshi se rua vers la porte de sa chambre, et vit la silhouette émaciée d'une jeune fille gravir l'escalier. Il recula, et elle disparut.

Le lendemain, il apprit qu'une femme s'était suicidée dans la chambre où il avait dormi, et qu'en y couchant, l'on était presque sûr d'apercevoir son fantôme. Comme la plupart de ses contemporains, Yoshitoshi croyait aux revenants, dans sa jeunesse tout au moins. Entre autres sujets à sensation, tels que cambriolages et viols, c'est sans arrière-pensée qu'il faisait une place, dans ses illustrations de presse, aux apparitions spectrales rapportées par des habitants de Tokyo, tel ce veuf qui trouva le fantôme de son épouse allaitant son bébé, ou ce charpentier qui vit un monstre noir aspirer le souffle de sa femme endormie. Ces scènes sont à lire littéralement, comme des faits divers parmi d'autres.

La production de Yoshitoshi reprit enfin dans les derniers mois de 1871, lorsqu'on lui commanda une série intitulée « Mets de choix dans les restaurants de Tokyo ». Les « mets » en question, véritables attractions des restaurants, n'étaient autres que leurs séduisantes serveuses. C'était une commande d'un genre nouveau pour Yoshitoshi, qui ne s'était pas encore essayé à la représentation des femmes ou des intérieurs de son temps. Plusieurs de ses disciples l'assistèrent dans cette tâche, et leurs noms figurent sur les estampes. C'était là leur faire un crédit bien inhabituel, preuve de la considération que Yoshitoshi portait à ses élèves. Une froideur guindée émane pourtant de la série – jusqu'au portrait de la serveuse Okiku, alors maîtresse de Yoshitoshi. Celui-ci semble avoir été incapable de toute empathie sincère pour la gent féminine jusque tard dans sa vie. Ses images de restaurants sont avant tout des abstractions géométriques, des études architecturales, où la femme ne serait qu'un accessoire ajouté sur le tard. La série fut mal reçue, et interrompue après dix-sept estampes.

Vers la fin de la même année, Yoshitoshi honora deux commandes de triptyques sur des sujets typiquement occidentaux : un train et une course hippique.

Puis ce fut la grande éclipse.

Troubles mentaux

En 1872, Yoshitoshi sombra dans une profonde dépression. Il cessa de travailler et de créer, vivant dans une misère extrême avec sa maîtresse Okoto, qui assura leur subsistance en vendant un à un ses beaux habits. Son médecin le soignait gratuitement, son propriétaire lui faisait grâce du loyer. Il en vint à se chauffer en jetant au feu le plancher de sa maison. Il était périodiquement frappé d'un mal peut-être dû à la malnutrition (laquelle devait lui valoir de contracter le bérubéri vers la fin de sa vie), ou à la détresse de vivre dans un nouveau monde perçu comme hostile. Ce mal avait tout de la dépression bipolaire : tantôt l'homme apparaissait normal, tantôt il se retranchait dans un monde de ténèbres.

ill. 13
« Mets de choix dans
les restaurants de Tokyo », 1871.
Le restaurant *Jusenrō* (en
collaboration avec Toshimaro).



ill. 13



ill. 14
« Essais par Yoshitoshi », 1873.
Les deux frères chiens
se déchirant tandis qu'ils
tombent du toit de Hōryūaku.



ill. 15
« Essais par Yoshitoshi », 1873.
Yodo no Kimi dans
le palais en flammes.

Il ne cessa pas pour autant d'enseigner, et l'on dit que ses disciples lui apportaient du riz et des légumes. Une anecdote montre en outre qu'il ne s'était pas départi de son humour macabre. Ayant accepté de peindre des pancartes de réclame pour les cabarets licencieux du Ginza, à Tokyo, selon le procédé de la *camera obscura*, il prit ses disciples pour modèles. Il décida un jour de peindre la crucifixion de Sakura Sōgorō, un héros populaire exécuté au XVII^e siècle pour s'être élevé contre les taxes qu'exigeait son suzerain. Au disciple réticent qu'il avait désigné pour poser, il intima de singer la mort, mais sans raideur. Le jeune homme était sur la croix lorsque survint un conteur nommé Tōrin. Yoshitoshi prétendit alors qu'il avait décidé de châtier son élève dissipé, et feignit d'y renoncer par égard pour son visiteur choqué.

Fin 1872, l'éditeur Masadaya commanda à Yoshitoshi une série de figures tirées de l'histoire et du folklore japonais. Cette suite d'estampes – les seules commandées à l'artiste cette année-là – fut intitulée *Ikkai zuihitsu*, « Essais par Yoshitoshi ». Les cinq gravures qui furent promptement publiées démontrent une inspiration éclectique, depuis le traitement à l'occidentale de Yamauba et Kintarō, jusqu'à l'évocation crue de la vieille meurtrière d'Adachigahara et de sa fille.

Cette série marque une étape dans la maturation de Yoshitoshi. Chaque estampe forme un tout pleinement abouti, empreint d'une atmosphère qui lui est propre : on est loin du traitement intense, mais indifférencié, naguère réservé aux « Cent guerriers ». L'influence des batailles de Kuniyoshi est encore sensible çà et là, mais leur énergie est désormais mise au service d'une observation plus fine de la psyché humaine. Rompant avec les vieilles conventions de l'*ukiyo-e*, Yoshitoshi développe son style propre, à la fois réaliste et flamboyant, plein de vigueur et de mouvement : un style habité par l'émotion et la passion. Braquant son regard sur les états de l'âme humaine, il y entrevoit de fabuleux territoires à explorer.

ill. 14, 15, 16

« 87

« 85

La série donna le jour à huit estampes supplémentaires dans les premiers mois de 1873, sans toutefois parvenir à captiver le public. La rareté des exemplaires et la qualité presque sans faille de leur impression le confirment : s'ils sont si beaux à regarder, c'est parce que les matrices d'où ils furent tirés servirent peu. Peut-être Yoshitoshi innovait-il trop radicalement pour ses contemporains ; peut-être son cerveau renfermait-il trop d'impulsions personnelles pour se plier à la loi du style et du marché qui bridait l'*ukiyo-e*.

Au vu du soin qu'il avait mis à la conception et à l'exécution de ces estampes, Yoshitoshi fut sans doute dépité par leur insuccès³. Son intégrité avait pourtant triomphé de cette période difficile. Sur la stèle qu'on lui érigea en 1898, on lit qu'il avait toujours, malgré la faim qui le tenaillait, refusé d'illustrer de ces livres que nous appellerions aujourd'hui bandes dessinées, préférant s'absorber dans l'étude des maîtres anciens – version des faits qui, certes, cadre mal avec l'anecdote des pancartes de cabarets. *Mekura sennin*, *mekura sennin*, pérorait-il devant l'échec des *Ikkai zuihitsu* : « Ils sont tous aveugles, tous aveugles. » Le mal le reprit alors, et il passa six mois sans rien produire.

En juin 1873, plusieurs disciples de Kuniyoshi se réunirent dans un restaurant pour commémorer l'anniversaire de la mort du maître. Yoshitoshi peignit un portrait informel du défunt, et un mémorial lui fut dressé dans le sanctuaire Mimeguri. L'inscription donne la liste de vingt-cinq de ses disciples ; Yoshitoshi apparaît en neuvième place, signe qu'il n'était pas considéré comme l'héritier direct de Kuniyoshi à la tête de l'école Utagawa. En contrepartie, dix de ses propres disciples sont nommés, marque d'une indéniable reconnaissance.

Dans sa quête inlassable de ses racines culturelles, Yoshitoshi résolut cette année-là d'apprendre l'art dramatique du nô, et se fit disciple de l'éminent acteur Umewaka Minoru. L'étude du nô en vint à monopoliser son attention dans les années 1880, et lui inspira nombre de ses estampes tardives, dont plusieurs des « Cent aspects de la lune ».

« 17, 45,
92, etc.

Grande Résurrection

Fin 1873, l'on voit Yoshitoshi triompher de sa dépression. Deux triptyques historiques, exécutés en très peu de temps, portent un nouveau *gō* (nom d'artiste) : *Taiso*, soit « Grande Résurrection ». Avec cette nouvelle appellation de bon augure s'ouvraient deux décennies d'une création brillante et féconde.

Meiji : une nouvelle ère

Un survol chronologique des réformes opérées au nom de l'empereur « restauré » illustre le démantèlement effréné et fondamental du tissu social du Japon, tel qu'il avait perduré jusqu'à l'ère Meiji.

En 1869, l'empereur et la capitale furent transférés de Kyoto à Edo, rebaptisée *Tōkyō*, « Capitale de l'Est ». L'année suivante, les premiers coups de sape furent portés à la féodalité traditionnelle, avec l'élargissement au peuple de certains privilèges des samourais



ill. 16
« Essais par Yoshitoshi », 1872.
Sanada Yukimura se fauflant
parmi les lotus géants.





中 昭 明 港 十 九 年 一 月 日
 豊 月 岡 米 次 郎
 寛 秋 山 武 右 門



中 昭 明 港 十 九 年 一 月 日
 豊 月 岡 米 次 郎
 寛 秋 山 武 右 門





月百姿

烟中月

雨届明治十九年二月
E
豊月岡米次郎
豊秋山武左門

美子
豊秋山



月百姿

信仰の
之月
幸盛

雨届明治十九年三月
日
豊月岡米次郎
豊秋山武左門

美子
豊秋山

L'auteur

Après avoir étudié l'histoire moderne à Oxford, John Stevenson a travaillé et voyagé à travers l'Asie durant vingt ans. Il a consacré quantité de livres et d'articles à différents domaines de l'art asiatique, de l'estampe japonaise à la céramique du Vietnam ancien. Il a notamment été responsable de l'art chinois au Seattle Art Museum, et directeur de production aux presses de l'université de l'État de Washington. John Stevenson vit désormais sur l'île de Kyūshū, au Japon.

Spécifications

Un coffret illustré de 23,5 × 33,5 cm regroupant :

- livre de commentaires : 192 pages et 160 ill. couleur, relié à la japonaise
- fac-similé : 208 pages et 102 ill. couleur, relié sous toile

L'ensemble sous boîte cartonnée imprimée

Hachette : 4615 953

ISBN : 978 2 85088 764 2

Parution : Office 588, 10 octobre 2018

Page 8 : €3

Lever de lune sur le mont Nanping – Cao Cao, octobre 1885.

Page 9 : €7

Lune du mont Inaba, 10 décembre 1885.

Page 10 : €15

Lune de minuit au mont Yoshino – Iga no Tsubone, janvier 1886.

Page 11 : €38

C'est sans espoir | mieux vaut m'abîmer sous les vagues | peut-être y retrouverai-je mon homme de la capitale de la lune – Ariko, 6 septembre 1886.

Page 12 : €21

Lune d'Itsukushima – une courtisane de Muro, février 1886.

Page 13 : €28

Lune de Chikubushima – Tsunemasa, mars 1886.

Page 14 : €22

Lune de fumée, février 1886.

Page 15 : €23

Fidèle à la lune de trois jours – Yukimori, février 1886.

Quatrième de couverture : €12

Lune sur la mer dans la baie de Daimotsu – Benkei, janvier 1886.



